

# io

n°68

## Festival d'Avignon

Numéro 68 / Stone – Papaioannou – Létuvé – Dante – De Pange – St-Pierre – Armengol  
Van den Eeyden – Armengol – Michael Wolf – Malta Arts Festival – Festival de Almada à Lisbonne



# AUTOMNE

Dans les yeux de David Grossman  
Lecture et rencontre avec le lauréat  
du Man Booker International Prize 2017  
8, 9 et 10 septembre

**L'Homme hors de lui**  
Valère Novarina  
20 septembre – 15 octobre *création*

**Stadium**  
Mohamed El Khatib  
**27 septembre – 7 octobre**  
avec le Festival d'Automne à Paris  
et le Théâtre de la Ville

**Le Poète aveugle**  
Jan Lauwers  
11 – 22 octobre

**Les Barbelés**  
Annick Lefebvre – Alexia Bürger  
8 novembre – 2 décembre *création*

**Le Chant de l'oiseau amphibie**  
Wajdi Mouawad  
17 novembre – 16 décembre *création*

**Gus**  
Sébastien Barrier  
6 – 29 décembre *spectacle tout public*

**Savoir enfin qui nous buvons**  
Sébastien Barrier  
23 et 30 décembre

**Schatten (Eurydike sagt)**  
[Ombre (Eurydice parle)]  
Elfriede Jelinek – Katie Mitchell  
19 – 28 janvier

**La Maison**  
Julien Gaillard – Alexia Bürger  
17 janvier – 11 février *création*

**Quills**  
Doug Wright – Robert Lepage  
6 – 18 février

**Dîner en ville**  
Christine Angot – Richard Brunel  
6 mars – 1er avril

# LA COLLINE THÉÂTRE NATIONAL

# PRINTEMPS ÉTÉ

**Victoires**  
Wajdi Mouawad  
14 mars – 11 avril *création*

**À la trace**  
Alexandra Badea – Anne Théron  
2 – 26 mai

**Au Bois**  
Claudine Galea – Benoît Bradel  
3 – 19 mai

**Au milieu de l'hiver,  
j'ai découvert en moi  
un invincible été**  
Anaïs Allais  
23 mai – 17 juin

**Je suis un pays**  
**Voilà ce que jamais je ne te dirai**  
Vincent Macaigne  
31 mai – 14 juin

**Points de non retour**  
Alexandra Badea  
19 septembre – 14 octobre *création*

**Révélation**  
Léonora Miano – Satoshi Miyagi  
20 septembre – 20 octobre *création*

**Uso umano di esseri umani**  
[Usage humain d'êtres humains]  
Romeo Castellucci  
13 novembre – 2 décembre

**Mort prématurée d'un chanteur  
populaire dans la force de l'âge**  
Wajdi Mouawad  
14 novembre – 16 décembre *création*

www.colline.fr  
15, rue Malte-Brun, Paris 20<sup>e</sup>

## ÉDITO

### LA FAIM

L'appétit vient en mangeant paraît-il. Voilà ce qui constitue la recette de base des festivals, garnir un buffet de mets rutilants aux saveurs diverses et exotiques pour que tous s'y sustentent, de préférence dans la joie et l'admiration de la finesse des goûts, de la rareté des produits. Et même si l'accord inédit entre deux saveurs qui ne se côtoient pas habituellement reste un must, la tendance chez les palais délicats est à la sobriété, aux tonalités franches qui ne se cachent pas derrière des assaisonnements efficaces. Ces fêtes *a priori* dionysiaques que nous arpentons sur tous les continents tentent d'équilibrer l'apollinien, contrepoint évident mais souvent nécessaire pour éviter l'écoeurement. La frugalité serait donc la nouvelle orgie, le déjà-ça, la marche à atteindre. Faire la balance entre les aliments doudous, régressifs, saturés mais rassurants et ceux qui, par leur richesse et leur subtilité, ne se laissent pas apprécier sans préparation est un art délicat et visiblement difficile à maîtriser. Comme tant de choses essentielles, le goût s'éduque et se travaille, et c'est en mangeant, et en mangeant encore, qu'on devient un épicurien prosélyte. Car il est de l'intérêt public de transmettre l'art de la dégustation et de convertir les fans de prêt-à-ingérer en adeptes du bon, du beau et du vrai. Dans ce dernier opus avignonnais de I/O – il faut savoir s'arrêter avant que son estomac gavé menace de s'extérioriser –, c'est la fin provisoire de la faim qui est célébrée, sans remords ni regret, repus mais pas repentis.

La rédaction

## SOMMAIRE

### FOCUS PAGES 4-7

**Simon Stone** – Ibsen Huis  
**Dimitri Papaioannou** – The Great Tamer  
**Mathieu Létuvé** – Sur la route de Poucet  
**Emma Dante** – Bestie di Scena

### REGARDS PAGES 8-9

**Jean de Pange** – Je t'écris mon amour  
**Jean-Michel van den Eeyden** – La Route du Levant  
**Dave St-Pierre** – Néant  
**Alexis Armengol** – Candide, Qu'allons-nous devenir ?

### BRÈVES PAGE 10-12

### REPORTAGES PAGE 14-15

**Malta Arts Festival**  
**Festival de Almada à Lisbonne**  
**Michael Wolf**

2017

2018

IN  
IBSEN HUIS

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE SIMON STONE / COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

« Chaque chapitre de la vie de cette famille est une pièce, la maison se pèle et s'ouvre comme un fruit. »

## LA PRISON D'IBSEN

— par Augustin Guillot —

La saison passée, Simon Stone avait déjà impressionné le public parisien avec ses adaptations de « Thyeste » et de « Médée ». Il y avait manifesté une virtuosité qui ne laissait rien hors de sa puissance. Mais avec « Ibsen Huis », ce sont les limites de son travail qui se manifestent plus clairement.

Au centre de la cour du lycée Saint-Joseph, une maison et ses larges baies vitrées, comme les serrures par lesquelles notre regard accède à l'intimité détraquée d'une famille bourgeoise. Et à l'œuvre, une dynamique d'annihilation – inceste, alcoolisme, sida – adroitement inspirée de l'ensemble du théâtre d'Ibsen. Refusant d'adapter la lettre unique d'une pièce, Simon Stone décide donc de mettre en scène l'esprit de toute une œuvre. C'est un parti pris dramaturgique qui, pour ne pas être original, se révèle résolument moderne. Mais plus largement, c'est bien l'ensemble de l'art théâtral – corps, voix, vision plastique et structure dramaturgique – que Simon Stone semble saisir d'une maîtrise souveraine. Quant aux comédiens du Toneelgroep Amsterdam, di-

rigés depuis plus de quinze ans par Ivo Van Hove, ils participent grandement, par la vélocité de leur jeu, à cette démonstration impériale. Mais cette puissance, c'est aussi la faiblesse d'une mise en scène qui sacrifie le geste à l'hégémonie de la technique, qui l'inféode à cette obsession de la maîtrise que François Truffaut dénonçait dans un article fameux de 1954.



## Jeu de massacre familial

Le réalisateur s'en prenait à la « tradition de la qualité » qui caractérisait selon lui le cinéma français d'après-guerre, cette « qualité française » qui, au détriment du geste d'auteur, se manifestait d'abord par sa virtuosité technique : cadrage léché, génie de l'adaptation textuelle, obsession de la belle image. De là résultait le recours aux mêmes scénaristes, aux mêmes acteurs, aux mêmes techniciens. Bref, pour Truffaut, tous ces films se ressemblaient. De ce point de vue, la collaboration entre Simon Stone et Ivo Van Hove s'inscrit aussi dans la constitution d'une forme de tradition de la qualité théâ-

trale en grande partie néerlandophone, se manifestant par la multiplication des collaborations internationales – on pense évidemment aux « Damnés » d'Ivo Van Hove, grand succès de la précédente édition du festival. Et derrière ces collaborations – en un sens quasi entrepreneurial –, c'est bien l'affirmation d'un nouvel académisme qui est à l'œuvre. Ainsi a-t-on le sentiment de se retrouver devant « Ibsen Huis » comme devant une belle berline bien rutilante, non plus la Deutsche Qualität de l'industrie automobile, mais la Nederlandse kwaliteit d'une certaine économie théâtrale. Ça fonctionne, ça marche, ça attire l'attention, mais on n'est jamais loin de la série psychologique nordique qui se complait dans le jeu de massacre familial. Ici la maîtrise technique est en effet indissociable de l'asservissement par le regard, puisque la scénographie d'« Ibsen Huis » n'est pas autre chose qu'un dispositif panoptique plaçant le public en situation de voyeurisme : les personnages d'Ibsen sont mis en cage, et Simon Stone se fait l'architecte de cette prison dans laquelle s'enferme son propre geste.

## FOCUS —

IN  
THE GREAT TAMER

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE DIMITRI PAPAIOANNOU / LA FABRICA, JUSQU'AU 26 JUILLET À 15H

« Il s'agit de creuser et d'enterrer, puis de révéler. Il s'agit de parler de l'identité, du passé, de l'héritage et de l'intériorité. »

## BIENVENUE EN ARCADIE

— par Pierre Fort —

Le « drame pastoral » de Dimitris Papaioannou, alliant avec bonheur la fraîcheur et la sophistication des images, met à distance la tragédie.

Mais qu'y a-t-il de si attirant dans les images de Dimitris Papaioannou ? L'hypothèse d'un surréalisme lisse et kitch, voire d'un mauvais goût luxueux immédiatement séduisant, n'est pas à exclure. Au fond, lorsqu'ils font le poirier, chaussés de leurs souliers pourvus de racines, ses performers évoqueraient presque les saltimbanques grimés en arbres, attraction pour touristes dans les rues piétonnes... Pourtant tous les ingrédients d'une tragédie sont là : la mort, les pulsions violentes, l'hellénité... Mais la tragédie se déplace et s'opère ici dans la fascination du regard. Comme au music-hall, elle prend le « caractère d'une visualité pure » (Roland Barthes). Le spectaculaire est en effet assuré par une succession de « numéros » de magie, d'illusionnisme, d'acrobaties. Papaioannou « dompte » ses images, sait donner de l'éclat en concentrant le regard sur la réalisation du geste, en isolant et dé-

mantelant les parties du corps, en grossissant le détail : sur la scène, dans les accessoires, des micros viennent amplifier les bruits. Mais ces « événements superlatifs » sont toujours montrés dans la fragilité touchante de leur exécution. Des plaques mobiles, déclinant toutes les variations de noir, forment un plateau montueux où sont brassés ostensiblement des images universelles et les morceaux d'un hellénisme perdu.



## Traitement résolument poétique

L'espace de Papaioannou est un parcours d'ornements, de « lieux » au sens rhétorique, de fragments picturaux. Surgissent ainsi le « Centaure » de Botticelli, « La Leçon d'anatomie du docteur Tulp », de Rembrandt, un jeune chevrier affolé perché sur des échasses, Narcisse penché sur l'onde fraîche et pure d'une source, la gestuelle ancestrale de Cérès, la houle d'un champ de blé... On retrouverait presque la sortie de chrysalide frémissante, déclinée cette fois-ci au masculin, du « Four Seasons

Restaurant » de Castellucci. Ces suggestions plastiques participent éminemment à la séduction irrésistible de ce spectacle. Progressivement se dessine à l'avant-scène une Vanité. Car le monde gracieux et enchanté des bergers, l'Arcadie, n'est pas épargné par la mort : « Et ego in Arcadia », « Moi (la Mort), je suis aussi en Arcadie ». Le corps est ici souvent démembré, plâtré, perforé, fossilisé. Un fait divers médiatisé en Grèce – la découverte dans un terrain boueux du corps suicidé d'un jeune garçon – a d'ailleurs inspiré cette dramaturgie. L'une des premières images, évoquant le Christ mort de Mantegna, est celle d'un cadavre recouvert d'un linceul. Toutefois, c'est par un traitement clownesque, presque beckettien, résolument poétique que l'artiste grec aborde le tragique : effectué avec beaucoup de sérieux, le « numéro » s'arrête toujours au moment où il pourrait verser dans la dégradation burlesque. Le monde de Dimitris Papaioannou n'est qu'effleuré par la douleur et les tourments, comme préservé du cynisme et des flétrissures inexorables de la vie. C'est en cela que ce great tamer, ce « grand dompteur », nous bouleverse.



« Ibsen Huis » © Christophe Raynaud de Lage

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER



OFF

## LA ROUTE DU LEVANT

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE JEAN-MICHEL VAN DEN EYDEN / COLLÈGE DE LA SALLE, JUSQU'AU 28 JUILLET, À 14H  
« Un interrogatoire tendu, à la manière d'un jeu d'échecs, chacun tentant de donner le change pour déstabiliser l'autre. »

## UN FACE À FACE INTENSE MAIS NON DÉROUANT

— par Ysé Sorel —

Sous la forme d'un interrogatoire tendu entre un policier et un djihadiste, « La Route du Levant » exploite un sujet qu'on oserait presque qualifier (malheureusement) d'« à la mode » : la radicalisation d'un Occidental converti à l'islam. À travers ce face à face non exempt de volte-face, les deux individus confrontent leurs idéologies. Dans ce commissariat matérialisé par une table et des sons anxieux, malgré les dichotomies bien définies entre flic/islamiste, vieux/jeune, le spectacle entend garder un esprit de complexité. Sans tomber dans un manichéisme indigent, il s'efforce de développer l'empathie du spectateur envers le djihadiste.

Car J.-M. Van den Eeyden ambitionne de mettre en représentation la question suivante : quels facteurs poussent nos jeunes à prôner des idées violentes et extrêmes ? La pièce échoue cependant à réellement déranger et à poser la question du mal radical. Malgré le talent des acteurs, on regrette un manque d'audace artistique, alors que la mise en poésie du théâtre pourrait peut-être dire quelque chose de plus sur ce sujet. Le spectacle se tenant dans un collège, nuance néanmoins : le metteur en scène revendique un théâtre populaire et finalement pédagogique, et le texte, proche du verbatim, donne à voir une collision d'idées salutaires.

## ENNUI RADICAL

— par Mariane de Douhet —

De ce face à face entre un vieux flic alcoolique et un jeune homme soupçonné de radicalisation, on se demande encore ce que l'on n'avait pas déjà entendu, lu, ou vu dans la presse. Le texte semble être une compilation d'« Envoyé spécial » et de témoignages de livres Albin Michel – « Moi, revenu de Syrie » : ce n'est pas mal écrit, ce n'est seulement pas écrit. Aucun effort de mise en forme de la parole, d'élaboration à l'égard du réel, de souci de création. C'est une confrontation exactement comme on se l'imagine, aucune surprise de ce côté-là, dans laquelle les deux hommes s'opposent, partagent des moments de complicité, s'opposent à nouveau, jusqu'à un renversement final dont on doute encore

de la pertinence (où la pulsion de mort du djihadiste contamine le flic, suggérant que la violence ne mène qu'à la violence). Direction d'acteurs irréprochable, parti pris « inclusif » de la mise en scène (le public est placé des deux côtés de la table d'interrogatoire). Rien à redire de cette pièce à valeur sans doute pédagogique, si ce n'est que ce choix du réalisme, en plus d'être paresseux, ennuie à mourir. De façon plus générale, il est peut-être venu, le temps de s'interroger sur la fonction du théâtre qui a fait du réel une profession de foi, au point que les textes ressemblent à des conversations de la vie de tous les jours, n'apportant ainsi, à l'égard de celle-ci, aucun effet de décalage et de questionnement.

## REGARDS

OFF

## CANDIDE QU'ALLONS-NOUS DEVENIR ?

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE ALEXIS ARMENGOL / LA MANUFACTURE, À 16H35

« Faisons feu de tout bois ! Créons avec ce que nous avons sous la main, recyclons les accessoires, les décors, les costumes ! »

## CANDIDE, QU'ES-TU DEVENU ?

— par Augustin Guillot —

« Candide ou l'optimisme ». Ce titre si connu, que charrie-t-il du fond de notre esprit ? Quelque chose qui serait à la fois proche et lointain. Voltaire évidemment, figure dont la familiarité a déjà la distance un peu terne de la culture scolaire. Le XVIII<sup>e</sup> siècle aussi, lumineux et gai – du moins dans sa représentation –, mais plus obscur dans notre mémoire que le noir XIX<sup>e</sup>. Autant dire que, coincées entre le siècle de Louis XIV et celui des révolutions artistiques et politiques, les Lumières ne sont guère à la mode, réduites bien souvent aux perruques poudrées et aux lieux communs sur

la tolérance. De ces deux écueils, la pièce d'Alexis Armengol parvient à s'échapper aisément, en refusant la reconstitution d'époque ou la leçon de morale sur les grands principes des Lumières. Aussi la pièce n'est-elle pas à proprement parler une adaptation du conte, mais plutôt une mise en récit du récit. Laurent Seron-Keller n'y joue pas « Candide » mais le raconte, et il le fait avec toute la malice et la vélocité qui siègent au ton de l'œuvre. De ce point de vue, la réussite est complète. Mais c'est de cette fidélité à l'esprit voltairien que résulte aussi la relation pédagogique qui s'instaure entre la scène et le public, redoublant la

dimension didactique inhérente au conte philosophique. Le spectateur y (re)découvre « Candide » dans une forme éminemment plaisante. Mais de la même manière que le conte est le vecteur d'une morale, la pièce se fait le vecteur d'un vecteur. Or, une autre voie eût été possible, sans contradiction par ailleurs avec celle qu'a empruntée la pièce. C'eût été la mise en question de l'œuvre même de Voltaire. Car elle pose d'innombrables interrogations aux enjeux parfaitement contemporains. Quelle relation l'écrivain critique entretient-il par exemple aux pouvoirs au pouvoir que lui-même détient et

incarne ? Ou alors, quelle relation peut-on établir entre la forme même du conte philosophique et la montée en puissance de la morale bourgeoise ? Et plus largement, c'est bien la question d'une analogie légitime qui se pose, entre le XXI<sup>e</sup> siècle – siècle de la dépolitisation des masses et de l'hégémonie médiatique du discours humanitaire – et le XVIII<sup>e</sup> – période d'affirmation sans précédent d'un catéchisme critique et humaniste qui n'a pourtant cessé de réserver la parole aux élites éclairées. Mais cela aurait été un autre spectacle, probablement plus laborieux, et sans doute bien moins plaisant.

OFF

## NÉANT

PERFORMANCE / MISE EN SCÈNE DAVE ST-PIERRE  
THÉÂTRE DE LOULLE, À 10H30

« "Néant" est un étrange objet. Une performance hybride. »

## C'EST LE PLASTIQUE QU'IL PRÉFÈRE

— par Marie Sorbier —

Tous ceux qui ont eu la chance en 2006 de découvrir le travail de Dave St-Pierre dans son mémorable « Un peu de tendresse bordel de merde ! » au cloître des Célestins se souviennent avec une acuité étonnante de cet énergumène québécois aussi attachant qu'étranger. Ce n'est pas l'océan qui nous sépare de sa terre natale qui le rend lointain mais la grâce quasi surnaturelle qui semble l'envelopper. Sa fragilité aussi. Et c'est avec un plaisir non dissimulé que nous venons à sa rencontre, dans le OFF cette fois-ci, puisque c'est ici, selon lui, que l'on peut désormais prendre des risques. Son solo « Néant » est en même temps une ode et une parodie ; un corps qui se désarticule, en souffrance comme le système qu'il dénonce, ou comme pour mieux révéler que derrière l'humour c'est toujours d'amour que ce danseur nous parle. L'accueil au théâtre en fanfare rassure le spectateur avide de spectaculaire, de sexe et de sensations : les retrouvailles auront bien lieu. Nu dans son plastique, frontière transparente, encombrante et bruyante, il maintient résolument une distance qu'il semble tenter d'abolir par des blagues et une perruque blonde. Il se

cache donc jusqu'à ce que la danse – son corps qui danse – nous laisse entrevoir l'homme, l'animal, la bête qui ne peut exprimer sa singularité qu'en se déformant. Distorsion physique et mentale. Attention, ça va être triste, nous prévient la perruque blonde alors que deux biches gonflables vont se déliter et s'écrouler doucement sous nos yeux. Attention, ça va être long – oui, il est prévenant –, et le voilà, tel Leo sur sa proue bientôt à la dérive, face public, sublimé par un écran de plastique en mouvement, son corps offert aux éléments (ventilateur et vidéo dans ce cas précis) et aux regards de son public acquis à sa cause. Ce manifeste aux allures eschatologiques entraîne celui qui s'y laisse prendre dans des contrées orageuses. Dave St-Pierre sait créer des images violentes mais les adoucit toujours avec cette pudeur toute canadienne dont l'humour est l'arme privilégiée. Il attaque, n'épargne personne, prend les coups le premier et laisse le public s'imprégner de sa folie et de sa puissance chorégraphique.

OFF

## JE T'ÉCRIS MON AMOUR

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE JEAN DE PANGE / CASERNE DES POMPIERS,  
JUSQU'AU 23 JUILLET À 13H45

« Jusqu'où les mots peuvent-ils se substituer à l'expérience de la réalité ? »

## SPÉLÉOLOGIE DU SEXTO

— par Victor Inisan —

Rares sont les Tirésias qui se fraient un chemin éclairé (par le théâtre) dans la foule des questions dites « d'actualité »... Parmi elles, l'amour à l'heure de la révolution numérique affole sûrement le Top 5 au box-office – noir présage pour Emmanuel Darley dans « Je t'écris mon amour », qui prend le risque de morver le réel dans une bouillie à la mode. Mais c'est sans compter sa verve incroyablement contemporaine – au sens d'Agamben –, associée à la mise en scène aussi humble que généreuse de Jean de Pange (Cie Astrov), qui illumine le théâtre. Deux personnages sur la scène, LUI (Jean de Pange) et ELLE (Céline Bodis), vont s'aimer à distance, du « Ça va ? » pseudo-innocent à la passion la plus déchaînée. Un troisième les réunit au lointain : c'est l'écran noir de la messagerie – on l'observe et il nous observe, affichant les conversations au rythme de leurs pulsations cardiaques. Peu importe le médium : jamais le nom d'un certain réseau social (Facebook), d'une certaine messagerie, d'un certain téléphone n'est évoqué. Oral et écrit s'entremêlent anonymement dans ce canal témoin de l'amour, qui cristallise en temps réel les mémoires d'une relation à venir. Transis de mots, les amants revivent alors leur histoire par la narration et la (re)découverte des

messages échangés sur l'écran charbonneux aux lettres blanches. Les corps aussi parlent : les regards fument, les sourires couinent, les mains se frottent et les peaux s'échauffent. Dans un duo à la Podalydès/Jaoui, les deux acteurs éclatent avec brio la suture du désir et invitent le charnel au détour de la parole. Progressivement, le langage devient un prétexte à l'amour, celui des corps qui s'enlacent lors des retrouvailles ; avant que les amants ne se taisent finalement dans l'union de leurs souffles, au sein d'un *happy end* qui évite l'écueil rebattu du « C'est mieux sans te voir ». Le drame n'allait-il pas commencer à cet instant précis ? IRL : « *In Real Life* »... Mais le théâtre s'éteint, il n'y a plus rien à parler. Il ne reste que cet immense préliminaire à se remémorer – étendu dans la préparation interminable d'une première fois... Comme une répétition ? En écho à la déviation de l'espace de « Pas bouger » (2000), « Je t'écris mon amour » (dernier texte de Darley publié en janvier chez Actes Sud-Papiers avec « Xitation ») aura dévié le temps au creux d'une mise en scène à la finesse dramaturgique remarquable.

## OFF SUR RACINE

Adaptation de l'essai de Roland Barthes « Sur Racine », la pièce entremêle, selon un découpage tout subjectif, les vers du tragédien avec l'analyse du philosophe. Jouant d'un didactisme malicieux, la mise en scène réussit l'articulation des deux registres. Mais on est frustré de la disproportion : pourquoi ne pas davantage donner à entendre le texte de Barthes, si brillant qu'on l'écouterait pour lui-même, indépendamment de l'éclairage qu'il apporte en tant que « commentaire de » ? Le parti pris d'une anthologie racinienne est à double tranchant : on apprécie de (ré)entendre de si beaux monologues, mais, à accumuler les fragments hors de toute progression narrative, on manque la montée en intensité qui fait leur force. Plus gênant, on a parfois l'impression qu'une telle horizontalité des climats en affadit la puissance. L'exercice ne manque pas d'intérêt, mais ne plaira-t-il pas qu'aux initiés ? **M.d.D.**

THÉÂTRE  
— L'ALBATROS, 18H45 —OFF DANS LA VIE AUSSI  
IL Y A DES LONGUEURS

Prenez du papier bible et notez-y tous vos souvenirs, vos anecdotes, vos traits d'esprit. Tout ce qui peut souligner élégamment votre parcours d'auteur et vos rencontres au cours de l'aventure. Philippe Dorin livre en plein air avec l'aide de spectateurs inspirés des morceaux de ces ouvrages, légers comme le papier, qui font mouche, rire ou un peu pleurer mais qui tous s'adressent au cœur d'enfant qui reste en chacun. Jusqu'au dernier moment de partage, où même les verres à pied se déplient pour devenir poésie et finir au ciel dans un ultime élan joyeux et exutoire. Une petite bouffée d'air frais. **M.S.**

THÉÂTRE  
— LA PARENTHÈSE —

## IN CLAIRE, ANTON ET EUX

Ils n'ont pas trente ans, mais les élèves du CNSAD, Claire, Anton et les autres, égrènent déjà leur « Je me souviens » nostalgique et régressif : le Carrouf du coin, Poudlard dans « Harry Potter », le Père Noël et la petite souris... Le capital est maigre et l'imaginaire manque d'éclat. Chopin ou Brassens (en japonais) servent d'accompagnement sentimental. Les ancêtres de ces acteurs en herbe, « les morts, les pauvres morts », Fernand ou Raymonde comme il se doit, en béret ou bigoudis, sont appelés en renfort pour se réjouir de leur réussite. Ils s'enquêtent : « Qu'est-ce qui se passe en 2017 ? » « On a échappé à la fin du monde annoncée par le calendrier maya en 2012 », on a le téléphone sans fil, Twitter, Instagram, le suicide par Periscope, les migrants de Syrie. « J'ai peur de la vieillesse », dit un comédien. On le comprend : Claire, Anton, etc. sont encore jeunes mais sont déjà des zombies. **P.F.**

THÉÂTRE  
— GYMNASSE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH —

## EN BREF

OFF SATURNE  
(NOS HISTOIRES ALÉATOIRES)

Depuis vingt-cinq ans Pépito Matéo conte ses histoires fantasques avec une humble simplicité. Il a son public, le reconnaît, le salue comme un vieil ami. Saturne en a fait, des tours d'horloge... C'est sous le patronage de Georges Brassens que ce spectacle est mis, et sous celui de l'aléa - car le hasard trouve sa place ici, avec la complicité du public, de façon parfois drolatique bien que sans grande influence structurelle. L'art de Pépito Matéo est intact. La diction claire, l'œil gourmand, un dé à la main pour faire rebondir son scénario, il tisse des récits légers, abracadabrantesques, qui finissent tous par s'entrecroiser d'une manière ou d'une autre, par des motifs aux accents oulipiens. « Le temps tue le temps comme il peut » : voilà une jolie façon de le faire. **S.M.**

THÉÂTRE  
— LA MANUFACTURE, 18H15 —

## OFF FULL HD

Une constatation d'abord : peu de créations se risquent à aborder le thème du transhumanisme, si central pourtant dans la société. Il y a tant à dire sur la transformation de l'homme par lui-même, et tant à montrer. Malheureusement, voici « Full HD ». Ce ballet acrobatique et technologique nous fait voyager dans le temps - et l'espace : en quelques gestes, on nous transporte sur le plateau de Patrick Sébastien. Pour mieux nous avertir : la science est dangereuse, l'*hybris* se paie. Autant de réflexions saisissantes (que le spectateur méditera ensuite) qui se tressent et se cristallisent dans le personnage apocalyptique de l'homme-Gameboy, figure renouvelée du terrible golem qui, dans sa folie destructrice, renverse les chaises et déroule les rouleaux de PQ. Et c'est long. **S.M.**

THÉÂTRE  
— THÉÂTRE DES LUCIOLES, 22H30 —

## OFF LA NUIT

D'abord il y a la voix. La voix camarade, elle te chope, elle t'embarque, le gars sur scène est plongé dans le noir mais c'est comme s'il était penché à ton oreille, à l'intérieur de toi, et alors tu bascules camarade, tu entres dans un autre espace et dans un autre temps. Puis le corps. Et le texte bien sûr. Mais il s'effacerait presque ce texte derrière l'enveloppante beauté de son interprétation ; on ne peut pas tellement parler de le « dire », le texte, plutôt de le vivre tu sais, de le voir devenu chair et sang et lumière dans le regard, camarade. Même dans le noir on peut la sentir vivre cette lumière, et nous chauffer de l'intérieur. À l'oreille on peut la voir. Dans les ondées chaudes de la voix du comédien. La voix, camarade. Elle te chope, elle t'embarque. Hors du temps. **S.M.**

THÉÂTRE  
— LES ATELIERS D'AMPHOUX, 20H —L'INSTITUT INTERNATIONAL  
DE LA MARIONNETTE  
CHARLEVILLE-MÉZIÈRESFÊTE LES  
30 ANSDE SON ÉCOLE NATIONALE  
SUPÉRIEURE DES ARTS  
DE LA MARIONNETTEET CÉLÈBRE L'OUVERTURE  
DU BÂTIMENT QUI LUI EST DÉDIÉ  
DU 16 AU 24 SEPTEMBRE 2017  
À L'OCCASION DU  
FESTIVAL MONDIAL  
DES THÉÂTRES  
DE MARIONNETTES.

WWW.MARIONNETTE.COM

ÉCOLE NATIONALE  
SUPÉRIEURE DES ARTS  
DE LA MARIONNETTECONCOURS  
D'ADMISSION

DU 26 MARS AU 6 AVRIL 2018



Date limite de réception des dossiers : 31 janvier 2018

WWW.MARIONNETTE.COM

FESTIVAL  
MONDIAL  
DES THÉÂTRES DE  
MARIONNETTES

CHARLEVILLE-MÉZIÈRES - ARDENNES - FRANCE

16 > 24 SEPT. 2017  
festival-marionnette.com

Photo: Mehyl/Lumière - Conception: Raphaële deMellé/Paris



f t i +33 (0)3 24 59 94 94



EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

## OFF JUSTE LA FIN DU MONDE

Jean-Luc Lagarce étant un marronnier du Festival d'Avignon, on craignait un peu de voir une énième resucée de sa pièce la plus connue. Si Jean-Charles Mouveau ne révolutionne pas le genre, on peut néanmoins lui reconnaître une qualité, celle de la direction d'acteurs. La langue si belle, mais si difficile à faire parvenir au public car constituée d'infimes variations qui peuvent sembler répétitives à une oreille réfractaire, est ici joliment servie, en particulier par deux des interprètes : Jill Caplan et Vanessa Cailhol. L'une tout en fragilité contenue, l'autre débordante trouvent leur accord dans une belle scène de danse. L'auteure de ces lignes ayant deux passions, Jean-Luc Lagarce et les scènes dansées, elle ne peut que pardonner les défauts du reste du spectacle devant la douceur de cette scène-là. **A.S.**

THÉÂTRE  
— PETIT LOUVRE, 19H35 —

## OFF DANS LES RAPIDES

« Dans les rapides », c'est l'histoire de trois adolescentes qui s'emmerdent au Havre et découvrent le rock à la fin des années 1970, juste après l'avènement du punk de 1977. Dans un milieu jusque-là résolument masculin, les trois héroïnes (interprétées par la même comédienne) découvrent des héroïnes féminines auxquelles elles peuvent s'identifier. C'est donc sous le parainage de Debbie Harry (beau numéro d'air guitar et reprise de « Heart of Glass » à l'appui) et de Kate Bush qu'est placée la pièce. Problème : le texte de Maylis de Kerangal, qu'on imagine conservé brut, se prête mal à la scène. Du bruit et de la fureur originels, il ne reste rien, si ce n'est un sentiment d'inachevé. **A.S.**

THÉÂTRE  
— CASERNE DES POMPIERS, 12H —

## OFF FOCUS

« Focus », ou l'exercice de concentration. On assiste d'abord, sur fond sonore de piste d'atterrissage, à une suite de clichés sociaux. Une femme castratrice qui, à l'instar de la mante religieuse, tue ses faibles mâles l'un après l'autre avec stoïcisme, ceux-là mêmes qui renaissent de leurs cendres en un combat de cerfs pour leur biche. Elle se révèle finalement comme une créature blessée soutenant un propos grossièrement féministe amené de façon presque obscène. Même si on aurait préféré que cette profusion d'idées reste un prétexte silencieux à quelques segments chorégraphiques d'une technique et d'une énergie singulières, il s'en dégage à l'occasion une certaine poésie, et les corps prennent vie au rythme de la respiration des uns et des autres. **E.F.**

THÉÂTRE  
— THÉÂTRE GOLOVINE, 15H —

## IN KALAKUTA REPUBLIC

Un petit groupe se prépare au combat dans une danse précise et obstinée. Quelle insurrection fomentent-ils sur la musique envoûtante et répétitive de Fela Kuti ? La chorégraphie se construit tout en tension : appuis sur les genoux, épaules en avant, mains sur la défensive imitant des karatekas sur le qui-vive. Mais la lassitude guette les danseurs dans cet espace clos et sulfureux où les sens sont troublés par la consommation de marijuana. La chorégraphie illustre bien les élans et les empêchements de l'utopie artistique et démocratique portée par Fela Kuti et les habitants de la Kalakuta. Chaque danseur est marqué sur la peau par une tache de gouache : rouge, bleu, blanc, jaune, autant de couleurs qui rappellent aussi bien les peintures corporelles des sociétés tribales que les couleurs primaires de certaines toiles contemporaines. Serge Aimé Coulibaly est passé maître dans l'art de brouiller les pistes : sa chorégraphie mélange avec subtilité les codes africains traditionnels avec des références occidentales. Mention spéciale à la performance sensuelle et nerveuse de la charismatique Antonia Naouele. **I.C.**

DANSE  
— CLOÎTRE DES CÉLESTINS, 22H —

## EN BREF

## OFF GROUND ZERO

On les avait quittées l'an dernier, conquis par leur adaptation de Roland Barthes. La compagnie Avant l'aube revient cette année avec une nouvelle création collective toujours tournée vers la génération Y. Enfants de Mylène Farmer, les comédiennes se demandent comment se construire quand on a successivement vu la guerre du Golfe, celle du Kosovo et le 11 Septembre à la télévision avant même l'adolescence. C'est sans compter l'énergie déployée par ces jeunes actrices pour se faire une place dans le monde. Puisque tout a été détruit, il ne reste plus qu'à tout reconstruire. Pas nombriliste mais générationnel, « Ground Zero » dresse en creux le portrait de tous les natifs de 1985 à 1995, mêlant réminiscences personnelles et mémoire collective. On rit, souvent, on se souvient, beaucoup, et on ressort de là le cœur serré par le monologue final de Lucie Leclerc, aussi drôle qu'émouvante. **A.S.**

THÉÂTRE  
— THÉÂTRE DES BARRIQUES, 18H20 —PLUS DE OFF  
AU VILLAGE

## Rencontre : la danse se livre #4

« Les rendez-vous qui rassemblent l'été à Avignon, les artistes chorégraphiques, le public et les professionnels, s'inscrivent dans l'histoire des Hivernales. Le CDC poursuit donc ce cycle de rencontres. En collaboration avec AF&C et le blog Ouvert aux publics, elles permettront de découvrir et d'échanger avec les chorégraphes et danseurs présents à Avignon cet été. »  
Agora, samedi 22 juillet de 16h à 17h30

## Journée de la Méditerranée

« 11h - Conférence Le destin des femmes remarquables du bassin méditerranéen d'Hélène Moreau, Présidente du CIDFF Vaucluse (centre d'information sur les droits des femmes et des familles de Vaucluse).  
16h - Contes méditerranéens lus par Denise Paillard.  
18h - Chants et musiques méditerranéens : Ayni Iften et Pierre Azaïs (musique et chant), Luis de la Carasca (musique et chant flamenco), Farouk Zeribi (chants français et orientaux), Katherina Fronista (luth, présentation d'instrument, musique et chant grec), Chandalous (chorale de musique andalouse), Pierre (Poésie d'u. d'André Chedid), Jean Vilan (poésie, Camargue rouge). À l'occasion de la journée de la Méditerranée, le Village du OFF accueillera également des expositions d'artistes et d'artisans (association Babel, Kheira Soufi, Catherine Capel, Fatine, Diane, etc.). Le soir, un repas méditerranéen sera proposé. »  
Village du OFF, dimanche 23 juillet de 10h à 21h

**Marché des producteurs et des artisans**  
Village du OFF, dimanche 23 juillet de 17h à 19h

**Remise des prix du concours d'affiche BnF**  
« L'antenne de la BnF à la Maison Jean Vilar, en partenariat avec AF&C et la Ville d'Avignon réitère le concours des plus belles affiches du OFF, inauguré en 2013. Un jury composé de personnalités venant d'horizons divers (arts graphiques, communication, théâtre, presse, bibliothèque) sélectionnera les vingt-cinq plus belles affiches parmi celles déposées en 3 exemplaires à la bibliothèque de la Maison Jean Vilar. »  
Agora, lundi 24 juillet de 11h à 12h

Toutes les informations sur  
[www.avignonleoff.com](http://www.avignonleoff.com)

LE ROMAN DE  
MONSIEUR MOLIÈRE  
BOULGAKOV, MOLIÈRE, LULLY

## LE MONDE.FR

« UN PORTRAIT TERRIBLEMENT ATTACHANT ET VIVANT. »

## RADIO CLASSIQUE

« DRÔLE ET LIMPIDE. »

## FRANCE 3

« UN PUR BONHEUR ! »

## L'HUMANITÉ

« MOLIÈRE PLUS VIVANT QUE JAMAIS. »

[WWW.ROMANDEMOLIERE.COM](http://WWW.ROMANDEMOLIERE.COM)



PETIT LOUVRE  
CHAPELLE DES TEMPLIERS

DU 6 AU 30 JUILLET  
3 RUE FÉLIX GRAS  
RES: 04 32 76 02 79  
RELÂCHE LES MARDIS

11H

Voix des Plumes - Licence 2-1060130

DOMINIQUE VALADIÉ

**AU BUT**  
DE THOMAS BERNHARD  
TEXTE FRANÇAIS DE CLAUDE PORCELLI

MISE EN SCÈNE CHRISTOPHE PERTON  
AVEC LÉNA BRÉBAN - YANNICK MORZELLE  
MANUELA BELTRAN

DU 9 SEPTEMBRE AU 5 NOVEMBRE - 21H

La verve grinçante de Thomas Bernhard pour une comédie hautement biographique

**AMPHITRYON**  
DE MOLIÈRE

MISE EN SCÈNE STÉPHANIE TESSON

AVEC JEAN-PAUL BORDES - BENJAMIN BOYER - ANTONY COCHIN - ODILE COHEN - MATHIAS MARÉCHAL  
GUILLAUME MARQUET OU LAURENT COLLARD - CHRISTELLE REBOUL - NICOLAS VAUDE

DU 12 SEPTEMBRE AU 31 DÉCEMBRE - 21H

Un grand respect du vers et une vivacité qui enchantent. LE FIGARO

**DEUX FRÈRES ET LES LIONS**  
DE HÉDI TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE

MISE EN SCÈNE VINCENT DEBOST ET HÉDI TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE  
AVEC HÉDI TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE ET LISA PAJON OU ROMAIN BERGER - ET LA PARTICIPATION DE CHRISTIAN NOUAUX

À PARTIR DU 1<sup>ER</sup> SEPTEMBRE - 19H

D'après une histoire vraie !  
Un pur objet de plaisir et de connaissance.  
FRANCE CULTURE

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

01 45 44 50 21  
75 bd du Montparnasse, 75006 Paris  
[www.theatredepoche-montparnasse.com](http://www.theatredepoche-montparnasse.com)

THÉÂTRE POCHÉ  
MONTPARNASSE

ANNOUS PARIS LE FIGARO hrockupfles adam

## MALTA ARTS FESTIVAL, OU LA DÉFAITE DU TEMPS PRÉSENT

REPORTAGE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Sur les pointes rocheuses de l'île de Malte, il est une coutume qui de toutes constitue certainement le geste le plus signifiant de cette culture que ce festival tente maladroitement de représenter : y sont construites les églises consacrées à Marie-Madeleine. Face à elles, la mer figure alors les pleurs de celle qui jamais ne pourra rattraper son passé. Un passé fossilisé, à l'image des spectacles auxquels le spectateur peut assister le temps de la manifestation, qui faute de s'ancrer dans le présent n'est plus rien d'autre que cette charge que le croyant incapable porte sans savoir où la déposer. Des quelques tentatives proposées ne ressort effectivement rien d'autre que la lourdeur du temps historique dont les artistes maltais peinent manifestement à se défaire. À juste titre, pourrait-on dire, car, comme le résume de manière assez touchante Paul Capis dans sa pièce « Angela's Kitchen », l'histoire de Malte se compose d'un long entrelacs de tissus déchirés par les désirs de chacun de s'approprier l'île, ce dont il résulte une incapacité de tous à être en dehors du

joug castrateur de l'autre. Reste que s'il est évidemment important de veiller à la transmission de l'histoire, cette dynamique s'est aujourd'hui construite au détriment de la démarche artistique, qui se résume bien souvent à présenter des œuvres témoignages avec à leur service une scénographie qui ne sert à rien d'autre qu'à imaginer les douleurs. De là à penser que Malte est une terre sans art, il y aurait un pas absurde. Dans chaque rue et à chaque endroit, cette île regorge des souvenirs du temps des dominations successives, mais aussi des tentatives de s'en détacher, comme en témoignent les bâtiments de Renzo Piano qui façonnent aujourd'hui La Valette. De cet entrelacs naît alors la sensation indéniable d'être au cœur des réalités les plus anciennes de l'histoire des civilisations. Une sensation qui fait de cet endroit à mi-chemin entre l'Afrique et l'Europe un des lieux les plus fascinants d'Occident, dont il serait bien que les artistes contemporains s'emparent avec un peu moins de déférence, et nettement plus de violence.

Malta Arts Festival, du 29 juin au 16 juillet

## LA PHOTO



Road to death © Christophe Rihet

I/O Gazette n°68 — 22.07.2017

La gazette des festivals — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —

SIRET n°81473614600014 / www.iogazette.fr

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable Diffusion Julien Avril julien.avril@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

India Bouquerel, Inès Coville, Mariane de Douhet, Eve Farache, Pierre Fort, Augustin

Guillot, Victor Inisan, Samuel Miloux, Pénélope Patrix, Audrey Santacrose, Bernard

Serf, Ysé Sorel.

Photo de couverture © Gideon Mendel

### LE FAUX CHIFFRE

# 1,2

C'est le nombre de spectacles qui ont créé la polémique cet été au Festival d'Avignon

### L'HUMEUR

## « La présence de comédiens sur scène gâchait un peu la vidéo. »

Un spectateur

### AGENDA DES FESTIVALS

#### FAR° Festival : « Nos Futurs »

« Le far° se définit comme un projet explorant les arts vivants et dont l'activité se déroule tout au long de l'année. À l'affût des pratiques émergentes, une attention particulière est portée à des artistes suisses et internationaux proposant des démarches au caractère novateur. La 33<sup>e</sup> édition de son festival, intitulée Nos futurs, cherche à élargir nos perspectives en révélant des visions du monde et des initiatives porteuses d'optimisme. »  
Nyon, du 9 au 19 août / www.festival-far.ch

#### Tanz im August

« Tanz im August strives to celebrate Berlin as a global dance city by bringing 24 companies to present what is most exciting in world dance. There are world premieres and numerous new works from different generations of choreographers with divers artistic practices ranging from flamenco to butoh, from ballet to dance theatre and contemporary performance. »  
Berlin, du 11 août au 2 septembre

## FESTIVAL DE ALMADA À LISBONNE

— par Pénélope Patrix —

Et pendant ce temps, sur le pont d'Almada... romans-fleuves, performances délirantes et démontages postcoloniaux au festival de Almada.

Échappons-nous quelques jours de la furie avignonnaise et envolons-nous à Lisbonne, plus exactement sur la rive d'en face, à Almada, pour savourer dans le calme et la sobriété la 34<sup>e</sup> édition de son festival. Quelques semaines après l'immense incendie qui a décimé des familles et ravagé des villages et des forêts dans les régions montagneuses du centre du pays, marquant trois jours de deuil national, la plus grande « fête du théâtre » portugaise est investie avec ferveur par les habitants de cette commune ouvrière et communiste, très fidèle à son festival, et les amateurs de théâtre de Lisbonne et des alentours. Vingt-six spectacles programmés, dont cinq créations et onze productions portugaises, en nombre cette année grâce au cycle dédié au « Tout jeune théâtre portugais », sans compter les spectacles de rue, les concerts en plein air, une installation mirifique (les « Jardins de Narcisse ») du scénographe et costumier António Lagarto, auquel une exposition est également consacrée, des projections, des workshops et des conférences. Comme à l'accoutumée, les pointures de renommée internationale côtoient les compagnies locales, indépendantes et la jeune

création, et les pièces politiques ou expérimentales se frottent à la danse contemporaine, à la comédie, au vaudeville et au théâtre d'objets. Le festival démarre sur une note aigre-douce, où l'on reconnaît l'adresse de son directeur, Rodrigo Francisco, et son sens du contrepoint : après un bref et sec discours d'ouverture sur les raideurs budgétaires qui affaiblissent le festival, la salle comble s'abandonne à l'hilarité avec « Bigre », de et avec Pierre Guillois, Olivier Martin-Salvan (qui avait défrayé la chronique et séduit la rédaction de IO à Avignon en 2015 avec son « Ubu » itinérant) et Agathe L'Huillier, spectacle « mélo-burlesque », sans texte, associant humour scato et onirisme, qui a raffé le Molière de la meilleure comédie cette année.

“

Vingt-six spectacles, dont cinq créations

C'est néanmoins « Moçambique », de Jorge Andrade, qui aura illuminé, pour nous, ce début de festival, la vraie-fausse histoire d'un gamin portugais cédé à sa tante vivant au Mozambique après que celle-ci a perdu ses deux enfants. L'histoire d'un jeune Blanc qui débarque dans l'usine de concentré de tomate de ses aïeux. Une histoire de la décolonisation du Mozambique et des difficultés à reconstruire un pays dévasté par les guerres, la misère et les intempéries.

L'histoire d'une tentative vaine de « sauver » un pays, surtout quand le sauvetage est orchestré par des Blancs et des ONG. L'histoire d'une difficulté à raconter, où la seule issue est d'inventer ensemble, au fur et à mesure. Mais c'est aussi une histoire de corps, de corps d'acteurs, d'acteurs d'âges, de nationalités et de sexes différents qui jouent ensemble en contexte postcolonial, qui interroge les clichés mentaux et gestuels attachés aux différences de couleur et de physiologie. Portée par sept acteurs lusophones, sur fond de films documentaires et de décors kitch, la proposition aborde avec justesse et intelligence la question coloniale et les rapports ambivalents du Portugal avec ses anciennes colonies. Bel écho à la pièce qui se joue en même temps, « História do Cerco de Lisboa », adaptation fort attendue du roman de José Saramago par trois compagnies portugaises rassemblées pour l'occasion, qui traite – ironie de l'histoire, génie des juxtapositions théâtrales – de la conquête de Lisbonne par les croisés et met elle aussi en abyme la figure de l'auteur aux prises avec l'écriture de l'histoire et la question du « dire vrai ». Mais si la seconde est limitée par les raideurs de l'adaptation romanesque – symbolisée par une scénographie « livresque » très littérale –, la première donne toute la place à l'énergie des corps sur scène, au doute, aux décalages et à l'humour.

Festival de Almada, Lisbonne, du 4 au 18 juillet 2017

## REPORTAGES

### RENCONTRES D'ARLES : LA VIE DANS LES VILLES

EXPOSITION / MICHAEL WOLF / ÉGLISE DES FRÈRES PRÊCHEURS, ARLES

— par India Bouquerel —

Le temps des Rencontres, l'église des Frères-Prêcheurs s'est muée en une ville tentaculaire, avec ses tours monumentales, ses appartements standardisés et ses métros bondés.

Rétrospective enthousiasmante de l'œuvre de Michael Wolf, « La vie dans les Villes » met en scène une sélection de photographies choisies parmi une dizaine de séries et une cinquantaine de livres : toutes explorent la complexité visuelle des espaces urbains et interrogent, en creux, l'humanité qu'elle recèle. De Pékin à Paris, Tokyo ou Chicago, c'est d'abord la densité urbaine que scrute l'objectif de Michael Wolf depuis une vingtaine d'années. Dans la série « Architecture of Density », réalisée dans la mégapole de Hong Kong, 53 000 âmes au kilomètre carré, les immeubles de béton deviennent des compositions abstraites. L'installation – située au cœur même de l'exposition – est spectaculaire, oppressante aussi. Les photographies grands formats, suspendues à des filins d'acier, cadrent au plus juste les bâtiments colorés, n'offrant aucune échappatoire au spectateur : il n'y a plus ni ciel, ni sol, la perspective est abolie et les constructions aux motifs géométriques envahissent tout le champ visuel, dans une sorte d'urbanité exacerbée. La série « 100x100 », dans un style plus documentaire, offre une plongée à l'intérieur de ces bâtiments et présente leurs espaces de vie confinés : Michael Wolf a immortalisé 100 appartements minuscules de 100 pieds sur 100 (3x3m) dans un complexe d'habitat social, habilement présentés au

spectateur dans un espace clos de mêmes dimensions. Direction « Tokyo Compression », à l'autre bout de l'Église des Prêcheurs, qui sur le même thème, offre une échappée poétique réjouissante : Wolf s'est posté sur les quais du métro de Tokyo pour capturer, à travers les vitres, l'intérieur des rames de métros bondés. Comprimés les uns contre les autres, les voyageurs subissent la promiscuité terrible des heures de pointe et se retrouvent écrasés contre la vitre.

“

Les traces d'humanité de cette ville-monde

Dans la moiteur, certains personnages semblent plongés dans une méditation un peu irréaliste, quasi-mystique, quand d'autres tentent désespérément d'échapper au regard inquisiteur du photographe en se cachant les yeux de la main. Michael Wolf invite, avec ses clichés, à une réflexion sur le voyeurisme ordinaire de la vie citadine. Véritable peep show urbain, la série « Transparent City », juxtapose des plans larges d'immeubles de Chicago et des focus sur les détails de la vie intime de leurs occupants... plaçant le spectateur face à la tentation. Écho virtuel de cette série, « Paris Google Street View », présente des photographies très grands formats d'images dérivées de Street View. Leur texture ultra-pixelisée n'est pas sans rappeler les œuvres de Roy Lichtenstein ou les sérigraphies de Warhol : on aperçoit au détour d'une rue un couple enlacé sous un porche, une femme qui pisse der-

rière une voiture ou un motard qui fait un doigt d'honneur... plaisir des yeux, joie de la transgression ! Mais ce qui touche le plus est sans doute l'attention particulière que porte Michael Wolf à l'humanité qui façonne la cité : que ce soit dans la série « Hong Kong Assemblage Deconstructed » qui présente les objets hybrides insolites récoltés dans les rues de Hong Kong – mélanges de parapluies, de ficelles, de sacs plastiques et de cintres – ou les « Bastard Chairs », collection de chaises bricolées, trouvailles de Wolf au cours de ses déambulations dans les rues de Pékin : les photographies et installations de l'artiste transfigurent la banalité du vernaculaire et invitent, avec humour, à se pencher sur la fantaisie, la créativité et la poésie que la ville recèle. Happé par la scénographie sensible de Roland Burschmann dans tout l'espace d'exposition, on excusera volontiers le manque de subtilité de la mise en scène de la série « The Real Toy Story », qui dénonce, sans grande originalité, la surconsommation de nos sociétés urbaines : un amoncellement de jouets en plastique « Made in China » collectionnés par l'artiste a été placé en regard de portraits d'ouvriers chinois travaillant sur les chaînes d'assemblage... un peu facile. Mais qu'importe, le spectateur sortira ravi et épuisé de cette église concentrée d'urbanité, comme après une journée passée à arpenter les rues d'une mégapole. Avec le sentiment délicieux d'avoir rencontré un artiste visuel majeur qui poursuit inlassablement les traces d'humanité de cette ville-monde, singulière et universelle, que nous partageons.



*depuis sa création en 2015, I/O Gazette  
a couvert plus de 100 festivals à travers le monde*



Biennale de Venise, Festival d'Edimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilissi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Festival MARTO ! (Ile-de-France), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), En Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), SIFA (Singapour)...